

l'idée anarchiste

PROVISOIREMENT BI-MENSUEL

Adresser tout ce qui concerne le journal à

Lucien HAUSSARD

Boite postale N° 8, Bureau XX, PARIS

Le Numéro 4 paraîtra le 24 Avril 1924

Chèque postal : Haussard 660.30 Paris

FRANCE	EXTERIEUR
Le Numéro. 0.25	Le Numéro. 0.40
ABONNEMENTS	
10 Numéros 2.50	10 Numéros 4.00
20 Numéros 5.00	20 Numéros 8.00

A tous nos Amis

Afin de faciliter à tous ceux que notre organe intéresse l'envoi de leur abonnement, nous avons fait encarter dans chaque exemplaire de ce numéro, une formule de chèque-postal. Il suffira à nos abonnés éventuels de remplir cette formule en y inscrivant leur nom et adresse et le montant de leur envoi.

L'abonnement étant le moyen le meilleur pour faire vivre un journal, nous comptons que tous nos amis vont se mettre sérieusement à la tâche — jusqu'ici nous nous sommes contentés de montrer quel genre de propagande nous entendions faire. Notre programme reste le même : par la libre discussion, sans à priorisme, sincèrement, sans violence et au-dessus des questions de personnalités ou de chapelles, faire de l'éducation.

Nombreux sont ceux de nos lecteurs, sceptiques à juste titre, qui ont voulu attendre la parution des 2^e et 3^e numéros pour se décider. Le moment est venu de le faire. Le bilan que nous publions d'autre part vous montrera la situation financière dans toute sa froide éloquence : les camarades du Groupe de l'Idée Anarchiste ont fait un effort qu'il leur serait impossible de continuer. Pour ces trois premiers numéros nous avons fait le service à 5.000 adresses. Jusqu'ici nous avons reçu 300 abonnements environ.

Nous estimons qu'avec le service de ce troisième numéro, les camarades auront eu le loisir de se rendre compte de la valeur de notre journal. Si L'IDEE ANARCHISTE vous plaît, si vous estimez que son travail est utile, nous vous demandons de nous aider à le faire vivre en nous envoyant nombreux abonnements et souscriptions.

LE GROUPE DE L'I. A.

Faisons vivre la Révolution !

Nous croyons que l'anarchisme est, par définition, révolutionnaire. Faisant appel, d'une part, à l'action directe de chaque individu ; d'autre part, aux coopérations volontaires pour les buts les plus divers entre individus, notre mouvement ne peut qu'avoir un caractère extra-légal, sinon illégal. Certes, nous sommes loin d'échapper entièrement aux impositions du milieu et du régime. Cela est d'ailleurs matériellement impossible, tant qu'un milieu et un régime donnés existent. Nous sommes révolutionnaires donc dans la mesure où nous cherchons à nous adapter le moins possible au monde bourgeois et à réagir le plus possible contre son exploitation et sa domination. Nous ne pouvons ni individuellement, ni même collectivement, décréter une révolution. Pour que celle-ci devienne un fait, la volonté de quelques hommes ne suffit pas. Il faut qu'ils soient servis par les circonstances et rencontrent des appuis nombreux et importants. Mais nous hâterons d'autant plus le fait Révolution que nous en sau-

rons faire mieux vivre l'idée. Ce doit être là notre première tâche à réaliser.

xxxx

Une idée ne devient vivante qu'en la représentant par des faits. Parler d'un grand soir ou d'un lumineux matin, ne sont qu'expressions poétiques galvaudées. Evoquer, en se rapportant à l'histoire du passé, des soulèvements des masses, ne suffit pas non plus ; c'est l'action *nouvelle* individuelle et collective de ces insurgés qu'il s'agit de prévoir, conseiller, montrer en fonction. Dire au travailleur : « Sois révolutionnaire ! » dans le sens d'avoir à se préparer à une résistance et même à une rébellion armée ne nous paraît pas suffisant non plus, quoique absolument indispensable. C'est bien de savoir ce dont nous ne voulons plus à aucun prix, car l'affirmation d'un nouveau monde ne peut naître que de la négation de l'ancien. Mais ce serait une très dangereuse erreur, sous prétexte de ne vouloir contraindre, ni limiter l'action révolutionnaire, que de se refuser à préciser tout au moins les réalisations immédiates que nous proposons à la masse, aussitôt délivrée de l'ancienne pression tyrannique. Tout cela sans prétendre le moins du monde de les faire compter simplement en ce que nous aurons à l'avance imaginé.

L'essentiel c'est de sortir absolument du vague, ou nous n'aboutirons qu'à de simples explosions de colères, dont la durée sera forcément limitée, si à part le chambardeur matériel, faute d'en savoir créer un nouveau, nous sommes ramenés au vieux régime par les nécessités vitales mêmes qui ne sauraient souffrir de longues suspensions et même de longues diminutions sans provoquer une réaction contre-révolutionnaire. Tout en laissant aux événements mêmes de nous suggérer telle ou telle mesure, telle ou telle solution, comment ne pas comprendre que notre enthousiasme ne saurait être un entraînement mystique faisant appel à une sorte de providence, de divinité, de secours mystérieux ?

Nous allons nous battre vaillamment, c'est fort bien ; mais il s'agit en même temps d'œuvrer aussi pratiquement. Une besogne est poursuivie avec d'autant plus d'ardeur que nous la concevons dans ses phases successives, son ensemble et son but.

xxxx

Nous avons déjà trois conceptions de la marche révolutionnaire ou soi-disant telle.

La plus ancienne est celle démocratique. Conquête du pouvoir d'abord, légalement et progressivement. Réalisation toujours plus complète de la démocratie politique, autrement dit du système représentatif avec interventions toujours plus nombreuses et fréquentes du suffrage universel.

C'est celle que soutient dans le *Travail* Charles Naine en y mêlant du scepticisme et de l'ironie parfois déconcertants.

Disons de suite que cette méthode ne pré-

voit pas le petit incident... de la guerre. Tout en affirmant avec nous que le régime économique bourgeois, avec ses concurrences, ses accaparements, ses monopoles, son esprit d'absorption et de conquête, engendre forcément la guerre, les social-démocrates se sont toujours refusés à déclarer qu'il fallait s'insurger au cas d'une conflagration même si celle-ci était voulue illégalement par une minorité, ce qui est d'ailleurs souvent le cas. Même en admettant que la plus savante besogne de réformes légales puisse acquérir une réelle puissance de transformation, contrairement à ce que nous enseigne toute l'histoire du passé, elle sera toujours à la merci d'une déclaration de guerre. Ajoutons encore qu'un ancien pouvoir qui se sent menacé n'hésitera pas à jouer son dernier atout en se lançant précisément dans une aventure belliqueuse.

Jusqu'à présent la démocratie n'a jamais sauvé le peuple ; elle l'a toujours perdu par ses illusions mêmes.

xxxx

Passons maintenant à la conception révolutionnaire du syndicalisme, qui a séduit dans le passé et séduit toujours par une certaine simplicité pratique apparente nombre de travailleurs. La voici :

A l'organisation bourgeoise et étatiste, la masse des travailleurs syndiqués oppose ses associations de plus en plus nombreuses, puissantes et actives. Elles doivent tendre à enlever au patronat et au gouvernement leurs fonctions sociales utiles pour les confier aux syndicats. D'une part, la direction et la gestion bourgeoises viennent ainsi à être amoindries, d'autre part, le monde ouvrier acquiert à son tour une capacité et une importance toujours plus grandes. Un mouvement de masses venant à se produire, les syndicats se trouveraient ainsi préparés à reprendre la production, à constituer les cellules vivantes, pour ainsi dire, du nouvel organisme économique.

A tout cela, la douloureuse expérience oppose que le syndicalisme ne s'est développé que dans le sens de s'adapter et non de se substituer au régime capitaliste. D'une part, nous le voyons préoccupé surtout de ses caisses de mutualité ; d'autre part, il se donne une classe dirigeante de fonctionnaires, soustraits à la vie de l'atelier et parfois n'ayant jamais été ouvriers de la corporation qu'ils dirigent. Dans les rares assemblées syndicales, peu fréquentées à l'ordinaire, nous voyons discuter les questions de salaire et d'horaire, mais les grands problèmes de la production n'y sont même jamais posés.

Pour nous, l'organisation ouvrière de beaucoup la plus importante est celle faite par le patronat lui-même en vue de son exploitation et son action décisive aura à s'exercer sur les lieux mêmes de travail entre tous ceux qui y participent. L'intervention d'autorités syndicales presque aussi incompetentes que celles politiques ferait

que le travail ne s'organisant plus lui-même aurait à nouveau une direction étrangère et parasitaire.

Nous envisageons le syndicat comme un excellent moyen de lutte, mais n'adhérons nullement à l'idée d'un gouvernement syndical.

Là où les syndicats sont le plus développés, ce gouvernement existe déjà à l'heure actuelle et nous n'avons pas moins à nous en plaindre que du gouvernement politique.

La conception révolutionnaire syndicaliste peut paraître excellente à première vue. Elle n'est pas à écarter entièrement, mais en ce cas il faudra révolutionner le syndicat lui-même. Tel qu'il existe et fonctionne sous nos yeux, nous en éprouvons une cordiale méfiance.

xxxx

Reste enfin la conception révolutionnaire bolcheviste ou soi-disant communiste. C'est la plus ancienne en date, mais elle avait été délaissée entièrement pendant quarante ans. Rien de plus simple à la vérité et aussi de plus absurde. L'ancienne dictature bourgeoise est renversée et une dictature « prolétarienne » la remplace, appelée à jouer le rôle de la divine providence moyennant une armée, une police et une bureaucratie peintes en rouge.

Le déiste nous questionne instamment :

— Comment expliquez-vous ceci et cela, et autre chose encore ?

Comme tout le monde, nous ne saurions tout expliquer. En guise d'explication, vous prononcez le mot Dieu, mais de tous les mots c'est le moins explicable de tous.

Le bolcheviste à son tour nous attaque véhémentement :

— Comment organiser, défendre et développer un pays en révolution sans la dictature ?

— Puisque la révolution est la négation, dites-vous, d'une ancienne dictature, si elle devient essentiellement à son tour dictature, c'est que vous voyez bien la possibilité d'un changement d'hommes au pouvoir, et non du régime dans sa base même. La nécessité du sauveur ou des sauveurs a toujours été le prétexte de chaque tyrannie et exploitation. Raison de salut religieux égale à raison d'Etat politique à son tour, égale à raison de monopole économique. Les trois servitudes se tiennent et découlent l'une de l'autre.

En réalité, la preuve est faite aujourd'hui et nous n'avons certes pas l'envie de la refaire. En Russie les seules réalisations révolutionnaires véritables ont été celles accomplies en un premier temps par l'action directe des masses. La fameuse dictature a voulu essayer pour son compte d'introduire le capitalisme d'Etat, et elle a échoué lamentablement. Aujourd'hui, pour s'excuser, elle prétend que ce n'était là qu'un « communisme provisoire de guerre », mais que jamais elle n'a dit par la bouche de l'un de ses représentants autorisés, songer au communisme proprement dit dans une Europe capitaliste.

A la bonne heure, donc ! Même avec le pouvoir, tout le pouvoir, il ne reste à la « dictature du prolétariat » que de revenir au régime capitalisme privé mitigé ou aggravé — comme on voudra — par un capitalisme d'Etat, tel qu'il a été déjà introduit par toutes les monarchies et républiques bourgeoises. Ce n'était donc pas la peine assurément de changer de gouvernement ! Heureusement, il y a eu une immense expropriation directe sur laquelle il sera impossible de revenir, nous aimons à le croire du moins.

Ces trois conceptions — social-démocrate, syndicaliste et bolcheviste — rétuées, nous

avons à essayer de formuler notre pensée révolutionnaire. Tâche dont nous ne nous dissimulons nullement la difficulté et qui d'ailleurs ne saurait se dessiner qu'avec de nombreuses collaborations et contributions. Nous nous y essayerons dans la mesure de nos faibles forces.

Louis BERTONI.

Les diverses tendances de l'anarchisme

(Fin)

III. — L'ESPRIT INDIVIDUALISTE

Examinons maintenant l'esprit individualiste.

Nous avons remarqué que seuls les esprits dégagés du milieu ont pu poser les prémices des idées nouvelles et préparer les voies du progrès. Ces esprits individualistes sont donc nécessaires sinon indispensables. Ce sont les novateurs, les précurseurs.

De même que l'idée devance fatalement la réalisation du fait, de même ces isolés, ces hors-la-meute précèdent, par leurs conceptions et leurs tentatives, la marche désespérément lente du troupeau sociétair qui marque béatement le pas sous la conduite de ses bergers.

Que peut-il advenir au point de vue social de ces individualités inadaptées et réfractaires au milieu ? Nous trouverons, en ce rapide examen, de nouvelles conceptions de l'anarchisme.

Il est certain que l'individu qui veut réfléchir, comprendre, en un mot prendre conscience de sa propre personnalité, sent inévitablement se manifester en lui un esprit de révolte antisociale. Ce sentiment d'une entrave à son personnel développement, ne résulte que de la vie en société et si l'être est sincère, il ressent un invincible besoin de se dégager de l'ambiance du milieu social. C'est la connaissance, la compréhension de cet instinct qui constituent le réel caractère de l'individualisme.

La sociologie, science purement conventionnelle, ne saurait-elle elle-même nier qu'une société n'est pas la somme des unités la composant et qu'un milieu social, si libéral soit-il, ne tend qu'à agglomérer ses composants — les individus — et par suite, inévitablement, plus ce milieu social se fortifie, plus les individus sont écrasés, annihilés quant à leur personnel développement.

Tout organisme parvenu à un certain degré de gestation, nécessite des règles, des morales pour perdurer ou se développer ; ces formes tendent nécessairement à se stabiliser et font pression sur l'individu conscient de lui-même, qui se sent écrasé par l'esprit grégaire. Aucune croyance, aucune morale, aucune loi sociale n'a jamais pu empêcher l'éclosion de cet esprit de développement et d'expression personnelle chez l'être vivant sainement et rationnellement. Seuls le jouisseur intéressé ou le simple ignorant, peuvent s'adapter sans souffrances au milieu sociétair.

Cet esprit individuel se révèle sous de multiples formes et se manifeste d'après des données aussi nombreuses et diverses que les tempéraments humains eux-mêmes. Nous pouvons cependant observer que, d'une façon générale, les résultats de ces tensions d'individuelle indépendance aboutissent à des résultats sociaux et moraux à peu près en rapport avec la culture personnelle ou la position sociale des individus en cause.

Souventes fois, hélas, chez l'être le mieux doué, le plus combatif, la société finit par l'emporter. Il suffit parfois d'une situation sociale acquise dans le milieu pour que la satisfaction matérielle ou un sot orgueil l'emporte sur l'esprit négateur du sujet en cause. Parfois aussi un profond dégoût de la veule ignorance et de la lâcheté générale s'empare du lutteur individuel qui, déçu, se renferme en sa tour d'ivoire.

Dans cette catégorie, nous rencontrons nombre d'individualistes qui firent même école et délaissèrent, par égoïsme satisfait ou par hautain mépris, toute lutte sociale. Nous n'avons pas à juger leur attitude ; nous ne pouvons que déplorer leur abandon.

Et cependant, la faute de ces défections n'incombe-t-elle pas parfois aux démagogues qui, par leur propagande purement sociétairiste, nient toute valeur individuelle ? Malgré leur sincérité et leur combativité, ces sectaires n'ont-ils pas, par leurs principes d'aveugle surenchère sociétairiste, écarté et découragé des hommes qui luttaient pour l'intégrale liberté, attaquant les causes mêmes de l'autorité ?

A part ces individualistes découragés ou sceptiques, nous trouvons des tempéraments plus tenaces et plus combattifs. C'est, à mon sens, parmi ceux-là que se rencontrent les véritables tempéraments anarchistes.

Transposant sur le terrain des réalités humaines et sociales leur individuelle et logique révolte, ils proclament l'anarchisme qu'ils considèrent non plus comme un simple changement de forme sociale mais comme la négation intégrale de toute contrainte sociétair.

L'un des apôtres du communisme anarchiste, Kropotkine, quoique foncièrement sociétairiste en ses visées d'avenir, a fort bien indiqué, dans sa morale, que seuls les individus au tempérament sain et à l'esprit éclairé pouvaient aspirer à ce communisme.

C'est ce que ne semblent pas comprendre les anarchistes sociétairistes qui se réclament cependant de Kropotkine. Ils semblent fort peu se soucier de l'individu et de sa mise en valeur par l'éducation. Ce facteur pré-révolutionnaire, cependant indispensable, leur paraît une qualité bien négligeable.

Le principal caractère de l'individualisme anarchiste est Stirner, qui nie formellement non seulement l'Etat qu'il ne considère que comme l'armature de la société, mais la société elle-même. Il fait table rase de toutes les entités sans vaines et subtiles distinctions, toutes ne tendant qu'au même but : inspirer le respect à l'individu pour en faire un croyant, un religieux.

Nietzsche définit fort bien l'anarchisme : « Le moyen d'agitation de l'individualisme ».

En réalité, ne furent-ils pas des individualistes et aussi des anarchistes les penseurs qui n'hésitèrent pas à proclamer leurs propres conceptions, quoiqu'elles fussent subversives et contraires aux idées communément admises ? Et les révoltés aussi, qui, en gestes fous, mais magnifiques, semèrent l'effroi dans la vieille société passive et étouffée.

Il paraît logique que les individus qui puisent dans la connaissance critique une force personnelle de lutte contre l'ambiance du milieu, puissent consciemment se réclamer de l'anarchisme, principe négateur de toute emprise morale et de toute servitude sociale.

Il est certes logique que par opportunisme et nécessité, des anarchistes, dans l'actuelle organisation unissent leurs efforts sur le terrain économique, avec les sociétairistes sincèrement révolutionnaires. Car les seuls gestes individuels de révolte, quoique efficaces, ne sont certes pas suffisants. Mais, par contre, il est anormal que des anarchistes s'attardent à de vaines besognes de réformes banales ; ils s'acheminent ainsi vers une déviation certaine.

L'anarchiste sincère ne tente pas d'imposer sa thèse par des procédés de rhéteur ; il ne tente pas davantage de s'imposer lui-même à l'aide de procédés électoraux ; il méprise toute vaine démagogie et ne saurait se servir de l'ignorant verbiage des tribuns ambitieux. L'anarchiste ne flatte pas pour conquérir mais il tente d'éclairer son camarade, d'éveiller sa curiosité, de susciter ses réflexions critiques, de l'amener enfin à comprendre pour mieux agir en vue de sa propre liberté, hors de tout dogme préconçu et de tout règlement pré-établi.

De l'aveu même des théologues et des moralistes, la philosophie individualiste est la seule qui puisse s'affirmer rigoureusement logique. Elle constitue la véritable arme première de l'anarchiste qui prétend se libérer lui-même de ses tares plutôt que d'attendre sa liberté d'un quelconque Messie — s'appela-t-il révolution !

Au premier principe : « Connais-toi toi-même » nous pouvons ajouter : « C'est la seule condition qui puisse te permettre d'être toi-même et de parvenir ainsi à plus de mieux-être et de liberté. »

La beauté d'une société future ne saurait être que l'œuvre d'individus fort et éclairés.

Albert SOUBERVILLE.

Sur le bulletin de vote

Dans un article paru dans le dernier numéro du *Semeur de Normandie*, notre camarade François constatant l'impuissance et l'inanité de nos efforts en faveur de l'amnistie, et douloureusement inquiet à la pensée de ceux qui continuent à souffrir dans l'enfer des bagnes militaires, se demande anxieusement — et c'est pour lui un cas de conscience — si notre propagande antiparlementaire et abstentionniste ne risque pas de contribuer au recul de l'amnistie. Et, dit-il, « il reste un moyen qui démontrera peut-être notre impuissance, mais que nous avons le devoir de ne pas ignorer. Il reste un moyen que réprouve notre raison et nos sentiments, devons-nous l'ignorer par dogmatisme, combattre ceux qui seraient susceptibles de nous l'obtenir (l'amnistie), permettre par notre sectarisme le retour d'un parlement qui laissera mourir dans ses bagnes ceux qui y agonisent déjà et désespèrent ? »

Pour être d'un mobile noble, la chose, bien qu'inattendue de la part du camarade François, mérite tout de même qu'on la discute autrement que par des sarcasmes et de malveillantes insinuations. La sincérité de François étant hors de doute, nous nous plaignons, quoique pensant tout à fait différemment de lui sur ce sujet, à reconnaître qu'il est courageux de sa part de heurter de front ce que tous les anarchistes considèrent, non sans raison, comme vérité démontrée.

Certes, nous sommes de son avis lorsqu'il déclare que « c'est encore être religieux que d'être l'esclave du dogme, fût-il antiparlementaire, en se plaçant en dehors de la vie », et nous ne croyons pas personnellement à l'immuabilité des principes. Pourtant, il nous semble que s'il en est un qui n'a pu que se renforcer c'est bien celui de l'antiparlementarisme, et puisque François a demandé que la question soit posée dans la presse d'avant-garde, puisse cette modeste réfutation essayer de le démontrer. Ceci dit, examinons le corps du « délit » puisque pour beaucoup délit il y a.

Tout d'abord, présenter l'issue de l'amnistie comme pouvant dépendre, dans la situation actuelle, de notre participation (puisque c'est implicitement la conclusion de François), nous paraît involontairement captieux.

C'est en d'autres termes, et pour un noble but soit, l'argument renouvelé de « l'Arriviste ». Tueries-nous le Mandarin, en l'occurrence l'abstentionnisme anarchiste ? Posée de cette façon, la question est, selon nous, irrésolvable puisqu'on ne peut la poser raisonnablement. De plus, c'est prêter aux forces anarchistes de ce pays une puissance qu'elles sont loin de posséder. Cela personne ne le contredira sérieusement. L'hypothèse eût été plus vraisemblable si l'on avait supposé les anarchistes possédant une force morale et numérique telle que leur abstention puisse porter préjudice à la cause de l'amnistie. Mais même dans cette conjoncture et le cas échéant, nous voulons croire que par leur action révolutionnaire, l'amnistie serait un fait accompli depuis longtemps.

Nous n'apprenons rien à personne en disant qu'aujourd'hui plus que jamais le parlementarisme n'est qu'un attrape-nigaud à l'usage de la classe ouvrière. La consécration de l'exploitation capitaliste sanctionnée par le bulletin de vote est la plus belle invention de la grande bourgeoisie. On sait que la Chambre actuelle compte plus de cent millionnaires. Les parlementaires, quand ils ne sont pas eux-mêmes de gros exploitants, ne sont en grande partie que les agents des trusts, des cartels, consortiums, etc. On connaît la part qu'a prise aux dernières élections « l'Union des Intérêts économiques » et personne n'ignore que le Bloc National fut son œuvre. Pour recevoir l'investiture il fallait que les compétiteurs, des plus réactionnaires aux radicaux-socialistes et même certains socialistes, souscrivissent sans restriction à son programme. Dans ces conditions que reste-t-il en réalité du Parlementarisme ? Pas grand'chose. Sans doute, dira François, tout cela est vrai, mais c'est justement pour éviter le retour de tous ces coquins hostiles à l'amnistie que nous voulons essayer de cet ultime moyen, le bulletin de vote. Puisqu'en l'occurrence, c'est du Bloc des gauches

des partis de gauche qu'il s'agit, nous allons examiner si ces derniers auraient tout d'abord la possibilité d'accomplir le geste de justice qu'ils ne manqueront pas de promettre, sinon de tenir. L'erreur commune est de croire à une défaite totale du Bloc National. Malheureusement il est encore bien en vie et l'Union des Intérêts économiques, qui préside en grande partie à ses destinées par la main du sieur Billiet, tente aujourd'hui de constituer un bloc irréfragable et parfaitement homogène par l'élimination des élus de la dernière législature qui n'ont pas donné des gages suffisants de leur servilisme et de leur dévotion aux ordres du gros capitalisme. C'est ainsi que dans la Seine, certains membres du Bloc, comme MM. Binder, Ch. Bernard, Soulié, etc., qui ont montré quelque velléité d'indépendance en ne votant pas les décrets-lois, ou la cession des monopoles d'Etat, ou simplement parce qu'ils n'ont pas l'heur de plaire à M. Billiet, ont été écartés des listes de la prochaine compétition qui ne comprendront celles-là que des hommes complètement dévoués et inféodés à la grande Bourgeoisie.

Malgré cela, vu le mécontentement général il n'est pas niable qu'une orientation très sensible aura lieu vers la gauche. Et peut-être aurons-nous sous peu un gouvernement Herriot-Blum.

Mais le Bloc des Gauches, s'il accède au pouvoir, sera obligé de composer avec ses adversaires s'il veut se maintenir. A notre tour de poser une question et de soumettre une hypothèse à François. Qu'un gouvernement de gauche remplaçant celui d'aujourd'hui (ce qui n'est pas sûr) et que la consition *sine qua non* de son existence et de son maintien au pouvoir soit le reniement de toutes ses promesses, y compris celle de l'Amnistie, que ferait ce gouvernement ? Pour nous, cela ne fait aucun doute ; entre le reniement et la fidélité, ce gouvernement n'hésiterait pas un seul instant. A ce sujet l'attitude du gouvernement travailliste anglais est significative, bien qu'ayant obtenu le quotient de majorité, il lui faut, pour se maintenir au pouvoir, concéder encore et toujours à l'opposition conservatrice et libérale. Et le mécontentement de la classe ouvrière commençant à s'apercevoir, mais un peu tard, que ceux-là la berne comme les précédents, s'étend tous les jours.

Tout cela semble des lieux communs et pourtant le camarade François paraît l'avoir oublié en partie lui qui dit que « nous avons le devoir de nous méfier des promesses et nous devons prendre les garanties nécessaires pour que soit respecté le contrat ».

Mais où et comment prendre ces garanties

Le propre du parlementarisme n'est-il pas son inaccessibilité à l'électeur ? L'élu peut commettre toutes les lâchetés, toutes les vilénies ; il peut renier toutes ses promesses, une fois qu'il est dans la place il se rit bien du gogo qui l'y a hissé.

Et puis est-on si sûr que ça de la mansuétude des membres qui constitueront le Bloc des gauches ? Il se peut, et c'est notre avis, qu'il se trouve parmi eux des membres sincères, mais leurs efforts seront voués à l'échec, cela est certain. Car n'oublions pas que dans les précédentes propositions d'amnistie qui furent soumises à la Chambre, les radicaux et les radicaux-socialistes s'opposèrent systématiquement et par principe à ce que les déserteurs, les insoumis et tous les condamnés militaires fussent compris dans le projet. Qui ne se souvient à ce sujet de leurs protestations de foi patriotique ? Sans tenir compte même de l'inefficacité d'un tel geste, quel dangereux précédent ! Nous aurions tous les quatre ans une nouvelle occasion de s'en retourner aux urnes ! Nous commencerions par l'amnistie pour finir où ? Non et non, le bulletin de vote n'est pas un moyen, ne peut pas être un moyen, même pour un tel cas. Le suffrage dit « universel » a donné depuis longtemps trop de preuves de son incapacité et de sa nocivité pour pouvoir offrir une valeur quelconque aux yeux des anarchistes. Prétendre établir un rapport entre le fait d'imposer l'amnistie et celui d'envoyer des individus au Parlement pour la réclamer nous paraît également impossible.

Pour finir et en conclusion, notre avis est que l'amnistie ne pourra s'arracher que par l'action concertée de toutes les forces ouvrières. Contrairement à François, nous pensons qu'il y a en-

core beaucoup à faire pour l'amnistie autrement que par le bulletin de vote. Jusqu'ici chaque parti, chaque clan, chaque organisation a mené presque toujours seul sa campagne pour l'amnistie. Si la grande Unité n'est pas encore réalisable, nous pensons que l'accord peut et doit se faire sur le terrain d'une vaste campagne en faveur de l'amnistie.

C'est à cela que nos efforts doivent tendre. Plus que jamais les gouvernants ne cèdent qu'à la crainte.

Puisse tous les camarades se souvenir de cette vérité historique.

Louis ANDERSON.

Anarchisme et Syndicalisme

On a beaucoup parlé du confusionnisme idéologique, parmi les camarades espagnols ; il est vrai, qu'il y a des raisons d'en parler, car depuis que les anarchistes occupèrent les postes dirigeants de la Confédération Nationale du Travail, il régna, non pas un confusionnisme, mais un gâchis idéologique, dans les milieux anarchistes ou anarcho-syndicalistes d'Espagne.

Anselmo Lorenzo créa l'hebdomadaire *Solidaridad Obrera*, organisme autonome ; ceux qui propageaient les idées anarchistes tout court et ceux qui militaient dans les petits syndicats, créés autour de *Solidaridad Obrera* étaient des vrais puritains à l'exemple du noble vieux Anselmo Lorenzo. A l'époque, la Fédération Catalane comptait une trentaine de mille d'adhérents ; c'était une infime minorité des travailleurs de Catalogne si l'on tient compte que rien qu'à Barcelone il y avait 400.000 travailleurs occupés dans toutes les industries. Mais son influence morale était considérable parmi la foule des travailleurs non-syndiqués et, malgré que ceux-ci suivaient le démagogue républicain Alexandre Lerroux, tous les mots d'ordre insérés dans le petit hebdomadaire *Solidaridad Obrera* étaient non seulement écoutés, mais aussi exécutés par une grande majorité de travailleurs.

Il y eut plusieurs grèves générales qui firent l'admiration du monde ouvrier. Nous pouvons en citer deux, qui eurent le caractère d'une révolution : celle de 1901 et celle de 1909 qui eut comme épilogue la mort de Francisco Ferrer Les anarchistes, ayant pour organe *Tierra y Libertad*, et les syndicalistes, *Solidaridad Obrera*, menèrent ensemble des vigoureuses campagnes, sans jamais noter une infime déviation idéologique. Jamais aucun anarcho-syndicaliste ne franchit la porte des centres officiels pour régler quoi que ce soit. Toutes les affaires étaient arrangées dans la rue ; la rue était la tribune et le lieu d'action. Mais les années passèrent : on arriva en 1914. La guerre bouleversa toutes les valeurs politiques et économiques et mêmes morales de tous les peuples. Quoique l'Espagne restât éloignée du carnage mondial, ses conséquences en furent ressenties là aussi bien que chez tous les autres peuples européens.

Le coût de la vie monta ; les salaires restèrent les mêmes qu'avant la déclaration de la guerre, et les grèves se multiplièrent. L'activité des anarchistes dans les syndicats dut se doubler ; bientôt on créa les grands et puissants syndicats uniques d'industrie et la minuscule Fédération Catalane se transforma en puissante Confédération Nationale du Travail d'Espagne.

La C.N.T. fut puissante un peu partout : Catalogne, Aragon, Valence, Andalousie et Asturies furent ses centres d'action. Le Comité National ainsi que tous les comités régionaux étaient composés par des anarchistes.

Aussi dans les comités de syndicat, la plupart furent toujours des libertaires, donc les dirigeants de la C.N.T. étaient tous des anarchistes. Cependant, en dehors du mouvement syndicaliste, pas mal de copains restèrent qui se chargèrent de la lourde tâche de combattre toutes les déviations de l'organisme confédéral. Ceux-ci étaient qualifiés d'extrémistes, parce que tous les jours ils proclamaient les fautes des camarades dirigeants de la C.N.T. avec l'intention, bien entendu, d'éviter une probable déviation idéologique. La déviation et le gâchis arrivèrent. Rester anarchiste et être membre d'un Comité Central, soit régional, local ou national ou même

d'un syndicat quelconque, est très difficile et même impossible.

Combien d'heures douloureuses ont dû passer ces anarchistes quand, au sein d'un Comité, ils discutaient d'imposer par la force l'accord que l'on prônait ! Et encore quand il s'agissait d'aller s'entendre avec le Préfet de police ou le Gouverneur, les représentants directs de ce Gouvernement qui, périodiquement, arrêtait et massacrait tant de camarades ! Et il le fallait pourtant ; ils étaient les représentants directs de la classe ouvrière organisée ; ils étaient des syndicalistes et comme syndicalistes et comme représentants d'une classe, il fallait absolument s'entendre avec l'autre classe adverse, organisée aussi, dans ses Fédérations et dans l'Etat.

Au point de vue tactique, on négligea ce point : l'action directe, et au point de vue idéologique, c'était une déviation, car on ne doit reconnaître à l'Etat et à aucun de ses représentants aucune valeur morale.

Parallèlement à tout cela, on mena une lutte de violences systématiques condamnées par tous les anarchistes qui restèrent en dehors de la C.N.T.

En plus de cela, il y eût encore des anarchistes qui trouvèrent bon le syndicalisme jusqu'au point de lui proclamer une doctrine et méprisant l'anarchisme, se réclamant du syndicalisme tout court.

On a donc vu, en plus des déviations idéologiques, les erreurs des hommes convertis, non pas par Georges Sorel, mais par la pratique quotidienne de la lutte des classes qui les attira plus que la lutte pour l'humanité, en faisant des numéros cotisants au lieu des individualités fortes et capables de s'affranchir par elles-mêmes.

L'anarchiste, comme tel, ne peut être membre d'un Comité dirigeant qu'en laissant de côté ses conceptions idéologiques. Il peut, par contre, rester anarchiste et faire de la bonne besogne en tant que simple syndiqué. L'expérience de la C.N.T. d'Espagne doit être un enseignement pour tous. Influencer le syndicalisme, oui ; mais siéger aux postes de dirigeants, jamais.

Beaucoup de camarades espagnols proclamaient tout cela, ils étaient noyés par la force des événements et, en plus, par le mutisme de la part de ceux que l'on pourrait appeler les théoriciens de l'anarchisme en Espagne : Ricardo Mella, José Prat, le docteur Pedro Vallina, Puntanilla, etc., etc.

Seul Frédéric Urales qui, pendant quelques années, resta éloigné des milieux anarchistes, durant les heures de triomphe du syndicalisme — 1916-1921 — publia une série d'articles dans *El Liberal*, édition de Barcelone, qui provoqua l'indignation des syndicalistes, parce que courageusement, il signalait les fautes en prévoyant l'état actuel où se trouve la C.N.T. Le syndicalisme, en absorbant les anarchistes, a affaibli considérablement l'anarchisme. Il n'y a point de cohésion parmi les libertaires espagnols ; quelques hebdomadaires, ici et là, et la *Revista Blanca* : c'est tout ce qui, actuellement, est publié en Espagne.

DELAVILLE.

Le complément de l'importante étude que nous envoyait notre camarade M. Netlau, a été perdue ou soustraite en cours de route.

Nous sommes donc obligés de remettre à plus tard la publication de cet intéressant document.

Pour que vive "l'idée anarchiste"

Dryburgh, 0 50 ; Jean Gamba, 1 50 ; Vincent Monzo, 2 fr. ; Jupin, 5 fr. ; Ballini, 5 fr. ; Cyrano, 3 fr. ; En discutant sur la syphilis, 2 fr. ; J. Y., 1 fr. ; Charlot, 5 fr. ; Un pied, 5 fr. ; Un idiste anarchiste, 3 fr. ; A. Bianco, 5 fr. ; A. Deschamps, 5 fr. ; L. Vergnaud, 1 50 ; Lucien Jacob, 5 fr. ; Mornet, 2 50 ; Ed. Bruit, 5 fr. ; Laenen, 0 50 ; H. Counotte, 0 50 ; P. Proveau, 0 50 ; Jean, 2 50 ; Divers, assemblée générale Fédér. Parisienne, 1 60 ; H. Jégado, 5 fr. ; Derouet, 0 50 ; Courvoisier, 2 fr. ; L'imprimeur, 1 fr. ; X., à la Brochure Mensuelle, 2 50 ; Maxim, 5 fr. ; Schoulin, 5 fr. ; Concas, 2 fr. ; Hochmann, 2 fr. ; Un juif, 5 fr. ; Haoum, 5 fr. ; Gauvin, 1 25 ; Perdrix, 1 25 ; Braye, 1 25 ; P. Bonniel, 1 fr. ; M. Rouquet, 5 fr. ; Decoure, 5 fr. ; J. Sural, 5 fr. ; Le Gall, 5 fr. ; Lieugme, 1 fr. ; H., 2 fr. ; Sanaluja, 3 fr. ; Antoine Antignac, 2 fr. ; H.-J. Mispelblom, 8 50 ; Collecte au groupe de l'Idée Anarchiste, 66 fr. Total : 209 fr.35.

Parmi nos lettres

— Votre premier numéro de l'Idée Anarchiste m'avait beaucoup intéressé.

J'ai attendu le deuxième pour être fixé tout à fait, généralement dans le lancement d'un journal on fait beaucoup de promesses et le premier numéro est toujours bien présenté.

Ce que je relient de votre déclaration, ainsi que de la tenue des articles, c'est le rejet de la violence. Voilà qui est bien. Anarchistes, libertaires-individualistes, nous sommes assez évolués, intelligents et, je crois, raisonnables, pour employer d'autres moyens pour faire de la propagande. La violence ne doit être (à mon avis) employée quand tous les autres moyens de raisonnements, de persuasion auront été inefficaces et quand on se trouve acculés aux derniers points, alors elle sert pour se défendre.

Ce qui me plaît aussi, dans votre journal, c'est l'abandon des attaques personnelles, des querelles intestines qui détruisent les groupements, démoralisent et lassent les meilleures volontés et portent un formidable tort aux idées.

Plus de dénigrement. Plus de calomnies. L'esprit de tolérance et la courtoisie dans la discussion, voilà ce qui fera venir à nous les plus réfractaires à nos idées.

Votre organe me plaît et je serais heureux qu'il vive longtemps et fasse du bon travail.

Nous n'avons pas trop de journaux et de revues de nos idées.

Cordialement.

M. IMBARE.

— Complètement satisfait de votre heureuse initiative, je me solidarise entièrement avec votre déclaration.

MOURET.

— Merci mille fois. Votre publication est des plus intéressantes. Intéresser même celui qui ne partage pas toutes vos opinions, ce n'est déjà pas si banal. Vous invitez à penser — qui vous lit apprend — et se repose, en même temps, de l'écœurante obsession qu'inflige aux hommes de ce siècle l'insolente politiciannerie. Dominer les partis, les sectes et les boutiques, vivre pour penser, et non prostituer la pensée pour vivre, servir l'idée et non se servir d'elle, c'est, entre nous, un noble destin.

Sentiments fraternels.

J. GOLDSKY,

Prison de Clairvaux.

— Merci pour les exemplaires reçus. Votre effort sérieux et désintéressé m'intéresse au plus haut point.

ANTIGNAC.

— Le n° 1 de l'I.A. m'avait intéressé, le n° 2 m'a plu également. Je vous envoie les adresses de camarades auxquels je les avais passés et qui m'ont demandé de les abonner. Nous sommes certains que si la ligne de conduite que s'est tracée l'I.A. est régulièrement suivie, votre organe prendra une place importante dans la propagande véritablement anarchiste. En dehors de tous les partis sans bergers, mais aussi sans suiveurs, par la libre discussion des doctrines et des idées, l'Idée Anarchiste contribuera à assainir notre propagande et à faire aimer notre idéal.

PAVERA.

— J'espère et je souhaite que, s'élevant au-dessus de la basse discussion de personnalités, votre organe d'étude et de documentation reste sur le terrain supérieur des idées.

SCHMITT.

— Pleinement d'accord avec votre programme : Faire appel à la raison, bannir la violence, confronter les doctrines, discuter les idées, sans dogme, sans contrainte, séduire et convaincre par la beauté d'un idéal, par la sincérité des arguments, voilà de l'anarchisme.

Certain que nombreux sont ceux qui partagent ce point de vue, j'espère voir l'Idée Anarchiste hebdomadaire avant peu. Personnellement, j'y contribuerai dans la mesure de mes moyens. Fraternellement.

ALLOIERO.

— Bien reçu les nos 1 et 2 de l'Idée Anarchiste. Merci. Il était nécessaire que parût un journal éclectique comme l'I.A.

BRIDOUX.

— La forme et la teneur de l'Idée Anarchiste sont des plus intéressantes.

GRAND.

— Longue vie à l'Idée Anarchiste.

DUPEYRE.

— Continuez à m'envoyer quatre exemplaires de l'Idée Anarchiste par numéro. Il manquait à la propagande un organe de libre discussion comme l'est le vôtre. Nous espérons que nombreux sont les camarades qui, comme nous, souhaitent le voir hebdomadaire au plus tôt.

AUBOUIN.

— Heureux que vous ne m'ayiez pas oublié. Votre n° 2 m'a satisfait autant que le premier. Faire paraître un journal d'où l'esprit de boutique et de chapelle est banni est un bien, un grand bien.

BAILLY.

— Assez de luttes de boutiques, assez de sectarisme de chapelles qui ont lassé quantité de bons camarades. Pour réveiller les consciences, il faut un organe vraiment éclectique. Je souhaite que l'I.A. le reste.

GAMBA,

du Groupe de Toulon.

— Parfaite, l'Idée Anarchiste !

AUGERON.

Abonnements reçus

(Suite)

Morelle, Lucien Masson, Vincent Guarch, S. Goblet, L. Revel, Lebret, A. Dupeyre, Couissinier, H. Grand, Dryburgh, Lebret, Bailly, Cauvin, Hennequin, Dupré, A. Hennequin, Vidal, Matcozzi, Beltrami, Chédeau, Dejoies, J. Gamba, Courvoisier, Martin, Perrisaguès, V. Monzo, Jupin, Amice, G. Mathieu, Belvézet, Godard, Merelli, Ballini, Ch. Garcia, Vaast, Ledesma, Reboutier, Philippe, Leplomb, Loisel, Sayas, Boyer, Scap, Gayte, Gracoli, Saussac, Augeron, Ténas, Bernier, Louis Berthe, Théron, Albenque, R. Hellouin, Lucie Roche, Friquet, F. Jourdain, Pompéo Mrachesi, Ph. Justin, Debart, C. Papillon, W. Caspers, Pfister, Pierre Lux, R. Baillo, Bianco, Ch. Benoit, Jouhel, Rivoirard, Deschamps, Auguste Bailly, Rauch, Faye, Vergnaud, Dugne, Decourt, Lucien Jacob, Mornet, Vandebusch, Moreau, Union des Syndicats Confédérés de la Seine, Berthelot, Jouvet, André Respaut, E. Bruit, Gady, Le Borgne, Salvator, Hascoët, Gatta, Bazor, Anbault, Rapatel, Le Sâr Judius, Hubert, Bouchard, Lausade, Remonès, Laenen, Mlle D..., P. Guérin, Chambat, Schmitt, Counotte, Garcia, Lacarré, Delorme, Proveau, Lagarde, Mlle Colas, Lucien Villain, Desnot, Brubus Mercereau, Marie Guerrier, Rousvoal, Jégado, Salacroup, X., à la Brochure Mensuelle, Mlle G., Petrol, M. Pierrot, René Valfort, Gauvin, Benard, Doore, F. Rinaldo, Dasset, Sardelli, Albert François, Perdrix, Braye, Maison du Peuple de Cadenet, Chaullier, Rouquet, Voisset, Viard, Sural, Giron, J.-B. Vallet, Giron, Gaugenot, Bonnet, Mme Doussot, Mme Saling, Guétain, Sanahija, Antoine Antignac, H. J. Mispelblom.

(A suivre.)

BILAN du N° 2

RECETTES	
Souscriptions	209 35
Abonnements	648 50
Règlement sur la vente au N° Paris.....	104 15
Total des Recettes.....	962 »
En caisse	1.020 65
Total	1.982 65
DEPENSES	
Papier, tirage N° 2.....	1.067 50
Frais d'expédition.....	212 45
Timbres cachets, boîte postale e divers...	72 80
Total des Dépenses.....	1.352 75
Reste en Caisse.....	629 70
Avances remboursables.....	1.050 »
Déficit	420 30

Le Nationalisme et la Réaction moderne

II

ERRATA. — Dans le premier article de cette étude, des coquilles se sont glissées parmi lesquelles nous en relevons deux d'importance : 1^{re} colonne, il faut lire : « Ce mouvement qui saisit tous les pays tour à tour n'est pas qu'un mouvement des classes privilégiées. » — 3^e colonne, il faut lire : « Au surplus, on donna aussi aux capitalistes français l'occasion de tirer un bénéfice extraordinaire de la dépréciation du change allemand. »

Il est difficile de comprendre que devant des faits aussi concluants, il puisse se trouver encore des hommes, parmi les socialistes des différentes tendances, qui se laissent atteler de leur propre volonté au char de la réaction nationaliste.

Nous pensons que cette anomalie est imputable à cette croyance bornée en l'Etat de la plupart de nos socialistes modernes. Ne pouvant se figurer la société que dans la forme étatiste, ils ne peuvent s'imaginer le peuple autrement que dans la camisole de force de la Nation.

Mais entre le peuple et la nation il y a la même différence qu'entre la société et l'Etat. L'organisation sociale est un produit naturel qui se développe de bas en haut sous l'influence de nécessités déterminées et dont le premier postulat est l'observation des intérêts généraux. L'organisation étatiste est un produit artificiel imposé de haut en bas aux hommes et dont le but principal est la sauvegarde des intérêts de certaines minorités privilégiées au détriment de la collectivité.

Un peuple est le résultat naturel de l'organisation sociétaire un ensemble d'individus qui est conditionné par la parenté de l'origine, les formes générales et les particularités de leur culture, par la communauté de la langue, des mœurs, des habitudes, des traditions, etc. Cette activité commune vit et agit dans chaque membre de la collectivité et forme partie intégrante de son existence individuelle et collective. On ne pourrait pas plus la discipliner artificiellement que l'anéantir, à moins, évidemment, qu'on extermine tous les membres d'un peuple. Un peuple peut être soumis à une autorité étrangère et on peut artificiellement lui porter préjudice dans son développement naturel, mais on n'arrivera jamais à étouffer ses propriétés naturelles, psychologiques et intellectuelles.

Bien au contraire, placé directement sous le jong étranger, ses qualités s'accroissent et formeront un moyen de préservation pour l'existence du peuple entier. L'expérience avec les Irlandais, des Autrichiens avec les Tchèques et les Slaves du Sud, les Allemands avec les Polonais, exemples probants choisis entre mille, sont les preuves classiques de la ténacité du sens d'homogénéité dans un peuple. Les juifs également seraient d'un exemple typique. On observe même très souvent que lorsqu'un peuple opprimé se tient intellectuellement plus haut que ses oppresseurs, ces derniers sont, pour ainsi dire, absorbés par cette culture supérieure. Ainsi, les hordes mongoles conquérèrent la Chine et imposèrent aux Chinois un Mandchou comme empereur, mais dans le cours de quelques générations les Mongols se changèrent en Chinois, car leur culture primitive ne put opposer aucune résistance à la puissance et à la finesse de la culture chinoise. Nous voyons le même phénomène en Italie durant le siècle des invasions des peuples barbares. Mais la civilisation très développée de l'Italie eut toujours raison de la force brutale de la barbarie qui, finalement, ne fit que contribuer à rejuvenir et à féconder cette civilisation. Et cela est tout à fait naturel, car pas plus qu'on ne peut placer de force un homme isolé dans le cadre étroit d'une individualité étrangère, on ne peut imposer à un peuple des mœurs, des habitudes et des ordres d'idées étrangères aux siennes.

Là où a lieu un rapprochement naturel et une poussée insensible de peuples différents l'un vers l'autre, cela arrive toujours spontanément et instinctivement par adaptation naturelle, mais jamais par le moyen de la force brutale.

La nation est toujours le produit artificiel d'un système de gouvernement, de même que le nationalisme pris à sa base ne représente rien d'autre que la religion de l'Etat. La dépendance d'une nation n'est jamais déterminée par des causes intérieures, mais par des circonstances et des causes purement extérieures de la raison d'Etat, derrière laquelle se cachent toujours les singuliers intérêts d'une certaine classe. Une poignée de politiciens et de diplomates — qui ne sont en réalité que les agents d'affaires d'une minorité privilégiée — décide résolument de l'existence et de l'avenir national d'un groupement d'individus qui devront se soumettre à leur ordre arbitraire, sans qu'on leur accorde même un droit de détermination.

Un soir, les habitants de la partie ouest de la côte méditerranéenne française — la Riviera d'aujourd'hui (1) — se couchèrent Italiens et se réveillèrent Français le jour suivant. Pendant la nuit un Congrès de diplomates avait ainsi décidé de leur destin. Les habitants de l'île d'Helgoland formaient une partie de la nation anglaise et c'étaient de loyaux sujets du gouvernement britannique ; mais lorsqu'il plut à celui-ci de céder leur île à l'Allemagne, leur nationalité fut soumise à un changement radical. Le jour avant, leur plus grand mérite était d'être l'avant-poste de la nation anglaise et après qu'on eût cédé l'île à l'Allemagne, ce qui autrefois faisait leur plus grande vertu devint leur plus noir défaut. On trouverait en foule des exemples semblables dans l'histoire ; ils sont marquants pour l'histoire du développement de l'Etat moderne.

Du reste, on n'a qu'à considérer les stupides décisions du traité de Versailles et on aura la meilleure preuve qu'aujourd'hui les Nations sont fabriquées de toute pièce.

Ce fut l'Etat constitutionnel moderne qui développa l'idée de la Nation et le principe du Nationalisme jusqu'aux dernières conséquences. La monarchie absolue, qui représente la période fétichiste dans l'histoire du développement de l'Etat, où le roi était l'incarnation visible du système entier, traitait les couches profondes comme un immense troupeau destiné à la traite. En conséquence, elle ne tirait du troupeau que dans des cas tout à fait exceptionnels les effectifs nécessaires à la défense du pays, dont elle s'en rapportait habituellement à une armée de métier. Au début, l'Etat moderne, qui par l'introduction du suffrage universel avait prêté à chaque bourgeois une parcelle de gouvernement, développa l'idée de la Nation jusqu'à son apogée. Et le bourgeois qu'on avait hypnotisé avec les droits politiques dut alors endosser les charges croissantes de ces prétendus droits. L'urne devint l'autel du sacrifice de la personnalité humaine, et le bulletin de vote le titre à l'esclavage économique, spirituel et volontaire pour les couches profondes.

Le jacobinisme français créa tout d'abord l'idée abstraite de l'Etat et de concert avec celle-ci la représentation abstraite de la Nation. L'idée de l'unité nationale fut le mot de ralliement de la plupart des partis bourgeois, desquels nos socialistes étatistes modernes n'ont que recueilli l'héritage.

L'unité nationale devint la substance du développement intellectuel, le symbole de vie populaire — et chaque obstacle qu'on lui opposa fut considéré comme un facteur de régression intellectuelle.

Et cette fable de convenance, ce conte qu'on a pris tacitement comme vérité démontrée, hypnotise encore aujourd'hui tous les esprits. Les périodes de « morcellement national » furent les plus grandes époques de civilisation de l'humanité pendant qu'à l'inverse les périodes « d'Unité Nationale » n'ont été que des époques d'abaissement intellectuel et de décadence.

La Grèce antique, bien que complètement divisée politiquement et nationalement, nous a légué malgré ce'a une culture qui nous parait encore aujourd'hui idéale sous beaucoup de rapports. Et lorsque plus tard Alexandre de

(1) N.D.T. — On sait que le Comté de Nice fut, avec la Savoie, rattaché à la France en 1860.

Macédoine instaura par la force « l'unité grecque », les sources de forces intellectuelles et de talents qui ne pouvaient s'accroître que dans la liberté, se tarirent.

La grande période des villes libres du moyen âge en Europe fut une époque de morcellement national extrême, et malgré cela il est sorti de ce temps une civilisation qui n'a pas encore trouvé son égal. Les grandioses monuments de l'architecture et de l'art que nous a légués cette époque sont les marques éternelles de cette phase du développement humain. Mais plus tard, lorsque l'Etat moderne planta sur les ruines de cette grande civilisation la bannière de « l'Unité nationale », les derniers vestiges de grandeurs intellectuelles fondirent comme neige au soleil et la plus sauvage barbarie s'abattit sur l'Europe.

Rudolf ROCKER.

Ceux qui partent

Un de nos bons camarades, Visioli, est mort le 28 mars dernier. A ce militant sincère qui, depuis vingt ans, contribuait par son activité et sa large compréhension de la solidarité à faire connaître et aimer notre idéal, nous donnons ici un ultime souvenir.

Démasquons les Assassins !

Les persécutions des révolutionnaires dans les Etats capitalistes et bourgeois sont dans l'ordre des choses. Personne ne peut s'en étonner. Et la lutte pour leur libération est une lutte normale de tous les jours.

La situation de la Russie, par contre, est tout à fait spéciale et non pas seulement à cause de la violence et de la cruauté exceptionnelles de la répression tschékiste. Le gouvernement russe prétend être un gouvernement « ouvrier » « socialiste ». Il est réputé comme étant l'émanation de la « Dictature du Proletariat ». Il profite de cette étiquette, pour faire passer les persécutions qu'il exerce contre ses adversaires socialistes, anarchistes, syndicalistes et révolutionnaires sans parti, comme la lutte contre le banditisme.

Des centaines de milliers de travailleurs dans le monde entier se laissent encore abuser par le bluff colossal et l'hypocrisie sans bornes d'un gouvernement essentiellement tyrannique et réactionnaire. Cela rend toute action contre ce gouvernement extrêmement difficile ; d'autant plus que le régime de terreur exercé par les bolchevistes à l'intérieur du pays rend la lutte sur place presque impossible. Les révolutionnaires persécutés en Russie n'ont aucun moyen de défense. Les forfaits abominables du gouvernement russe restent encore généralement inconnus des masses laborieuses à l'étranger.

Il est donc urgent de dévoiler ces forfaits, de démasquer les criminels qui se sont emparés de la Révolution Russe pour mieux l'étrangler. Le devoir s'impose aux militants ouvriers de tous les pays d'étaler au grand jour les faits innombrables qui s'accumulent et de les porter à la connaissance des travailleurs. Il est temps de mettre fin à la légende du révolutionnarisme et de l'idéalisme du gouvernement russe et d'établir son véritable caractère réactionnaire.

Nous avons montré par des documents que les persécutions en Russie dépassent les bornes de l'imagination. Il semble que l'on veuille atteindre par là l'ancartissement radical de tous les éléments révolutionnaires du pays. Les militants périssent par dizaine quotidiennement. Les conditions de détention dans l'Extrême-Nord (p. ex. à Solovietzki) sont horribles. Les exécutions et les fusillades pour la moindre protestation contre les incroyables cruautés du régime pénitentiaire sont coutumières. Les suicides sont de plus en plus fréquents. Chaque jour nous apporte la nouvelle de nouveaux faits ; néanmoins, nous ne rendons publics que ceux dont nous possédons la preuve absolue. Que nos camarades se disent que des milliers de nos frères subissent un sort épouvantable et sont exposés à la mort sans l'ombre d'une accusation et seulement par le bon plaisir et l'arbitraire d'un gouvernement d'assassins.

Le groupement de défense des révolutionnaires emprisonnés en Russie.

Des moyens et des méthodes.....

Dans deux précédents articles, nous avons démontré comme quoi la faillite de nos méthodes de propagande était due à une mauvaise interprétation des principes anarchistes. Ceci admis et notre conclusion étant que l'Anarchie est plus une force morale qu'une force matérielle, — force qui influencerait plus qu'elle ne dirigerait les efforts d'une prochaine révolution — comment allons-nous nous y prendre pour mener à bien notre besogne de propagande et contribuer, quand même, au Grand Œuvre Révolutionnaire ?

Deux méthodes et différents moyens s'offrent à nous.

L'une de ces deux méthodes se repose surtout sur l'individu. Individu déjà éduqué, possédant son libre arbitre, dégagé des préjugés et de l'esprit de coterie, propageant par l'écrit, la parole, procédant par le libre examen, par la comparaison et l'expérience et qui attend de l'éducation, de l'évolution une transformation sociale efficace, nettement dirigée vers la libération définitive.

Propagande s'opérant par la conscience de l'effort à accomplir, de la besogne à remplir. Travail admettant constance et ténacité et qui n'a d'autre récompense que l'intime satisfaction de la défense individuelle. Travail des siècles procédant plus de la persuasion que de la violence, de la discussion et de l'échange d'idées que de la polémique et de l'injure. Tâche ardue, certes, et de longue haleine... ils sont tant, les cerveaux à défricher, les consciences à éclairer !

Là, on choisit ses amis, on sélectionne ses relations et l'affinité réunit les esprits pour une besogne qui ne méconnaît ni les nécessités de la lutte, ni les contingences sociales, ni les concessions inéluctables. On veut œuvrer avec le milieu, en rapport avec lui et non à son encontre, en le méconnaissant.

L'autre méthode compte avec le groupement, avec le nombre, avec la masse et elle table sur la prochaine révolution pour arranger toutes choses.

Là, certes, les moyens dont on dispose étant plus grands, la propagande est plus étendue, sinon plus profonde. Mais c'est une propagande qui dégénère vite en démagogie et en verbalisme lorsqu'aucun frein moral ne vient réfréner l'embarquement de certains tempéraments, ou la vivacité d'esprits enthousiastes et enflammés, mais peu réfléchis. Et là, où quiconque peut pénétrer, tandis que les uns abdiquent leur personnalité, d'autres imposent leur volonté et dirigent les efforts, à moins qu'ils ne méconnaissent la volonté des autres et n'en fassent qu'à leur gré. Ce qui n'empêche que ceux qui font montre, trop souvent, d'un esprit autoritaire qui n'a rien à envier aux procédés dictatoriaux, — qu'ils condamnent pourtant d'une façon absolue — se posent toujours en défenseurs vigilants et en farouches gardiens de l'intangibilité des principes anarchistes. Les nécessités du moment ont parfois bon dos...

Trêve donc de plaisanteries et de sophismes, car, si l'on prétend révolutionner le monde, aujourd'hui pour demain, il faut en envisager toutes les conséquences, ainsi que tous les moyens adéquats. « Qui veut la fin, veut les moyens. » Et ne dit-on pas que Kropotkine, dans sa vieillesse, revenu de ses illusions, sans doute, regrettait sa vie passée à philosopher alors qu'il se rendait compte — trop tard — qu'il aurait dû l'employer à la création, à l'organisation d'un parti.

Car c'est là où il faut en finir :

Ou bien créer l'organisation qui manque et adapter les principes aux nouvelles conditions qui en résulteraient...

Ou bien revenir à la propagation pure et simple des principes, sans aucune démagogie, sans aucune illusion, avec le grand souci d'attendre après l'évolution des sociétés et des hommes, tout en arrachant autant que faire se peut à la vieille société, pour que notre idéal puisse voir un jour le commencement de sa réalisation.

CONTENT.

La récente augmentation des tarifs postaux nous oblige à modifier les abonnements pour l'Extérieur, comme suit :

10 n^{os}, 4 fr. ; 20 n^{os}, 8 fr.

LA PÉRIODE DE TRANSITION

Si nous trouvons nécessaire d'aborder la question sur la période de transition du lendemain de la révolution sociale jusqu'à la victoire complète, cette question est apte à soulever des discussions vives et interminables ; c'est qu'à notre humble avis elle est d'une importance très grande. Chacun de nous se doit à lui-même et à la cause de la révolution sociale d'apporter un peu plus de clarté et de précision dans nos conceptions philosophiques. Plus claires seront nos conceptions, plus concret sera notre programme d'action et de lutte, plus ferme sera notre marche victorieuse vers notre but final, vers l'affranchissement complet des masses laborieuses du joug de l'Etat et du capitalisme. L'expérience amère de toutes les révolutions passées nous dit que la première explosion de la révolution aura lieu à la suite des grandes catastrophes économiques. Il faudra peut-être encore une nouvelle « dernière guerre de Droit et de Justice », des crises économiques énormes doivent éclater (famine, chômage, etc.) pour que les masses exploitées se décident tout de bon à se mettre en marche et faire assaut décisif contre le régime capitaliste oppresseur. Et ce sera la guerre sociale, le premier signe de notre libération prochaine. Nous vaincrons. Car nous sommes non seulement le nombre, non seulement l'équité et la justice sont pour nous, mais aussi la logique de la vie, son besoin indomptable de développement et de progrès. Oui, nous vaincrons. Mais le lendemain de notre victoire nous deviendrons maîtres d'un bien gaspillé, délabré et tombé en ruines de fond en comble. Ce sera surtout la faute à l'économie rapace et profondément nuisible aux vrais intérêts de la majorité du peuple que nous léguera le régime capitaliste auquel nous succéderons. La guerre sociale ne fera qu'agrandir, pour un certain temps, ces ruines. Ce serait une lapalissade que de dire que nos ennemis de classe ne mettront pas volontairement bas les armes. Plus profond et décisif sera le caractère de la révolution sociale, plus acharnées, impitoyables et prêtes à tout ravager seront les classes possédantes. Plus grandes deviendront les ruines, plus profonde sera notre pauvreté. Et si nous voulons vraiment tirer des leçons salutaires des révolutions passées, si nous ne voulons pas fermer les yeux sur la réalité, si triste soit elle, si — et je n'en doute point — nous ne voulons pas faire de la démagogie, non moins nuisible aux vrais intérêts de la révolution que les gaz asphyxiants de nos ennemis de classe, nous devons nous dire que le lendemain de la révolution ce ne sera, hélas ! le bien-être pour tous, mais plutôt la pénurie pour tous. L'économie sociale du pays de la révolution sera dans un tel état de délabrement, notre manque de pain, d'habits et de maisons habitables sera si grand qu'il faudra un développement presque inhumain de toutes nos forces créatrices pour remédier le plus vite possible à cet état de choses. Il se peut même qu'alors nous tous, ouvriers, combattants et créateurs de la révolution, nous trouverons nécessaire, pour le premier temps, de prolonger

.....
Nous convions nos lecteurs parisiens à assister à la

GRANDE FETE ARTISTIQUE
Franco-Italienne

Samedi 12 avril 1924, à 8 h. 30, Salle de la Bellevilloise, 23, rue Boyer, 23 (Métro : Martin-Nadaud).

PRO-VICTIMES DU FASCISME

Programme de la fête : **Ouverture** : Hymne de « l'Internationale » ; **Art et Poésie** : D'Avray, poète ; M. Donato, poète ; Mlle Paul Gray, du Concert Européen ; Mlle Solenne, du Petit Casino ; M. Geo Robert, du Grenier de Gringoire ; **Chant** : Ténor, M. Camellini, du Théâtre Communal de Reggio Emilia ; baryton, Devetto ; **Variétés** : Don Bosco, hypnotisme ; Une fillette italienne : Déclamation ; Deux travestis : Il duetto di Rapsardi (l'epulone e il minatore) ; **Danses** russes et américaines comique par le Phenomenal Schorty Scano.

BAL DE NUIT ; Riche loterie, prix d'entrée : 3 francs.

Les billets sont en vente au : **Le Libertaire**, 9, rue Louis-Blanc ; Maison Communale, 49, rue de Bretagne ; Librairie La « Farfalla », 265, rue du Faubourg Saint-Antoine.

notre journée de travail, car ce ne sera plus le « boulet » avilissant et abrutissant fait pour les profits de nos oppresseurs. Le travail affranchi sera son œuvre de libération.

Il faut aussi souligner qu'au lendemain de la révolution sociale le niveau de notre conscience révolutionnaire (moins encore de notre conscience libertaire) ne sera pas très élevé. Nous tous, hélas ! nous sommes des héritiers bien involontaires d'une « culture » antisociale, malfaisante et individualiste (au sens bourgeois du mot). « Le mort saisit le vif » dans chacun de nous...

Je veux bien croire qu'on nous épargnerait des conseils naïfs de ne « faire la révolution » qu'au moment où tous les prolétaires des villes et des campagnes deviendront des révolutionnaires conscients. Premièrement, les révolutions ne « se font » pas sur commande. Et puis, jusqu'au jour où durera le régime maudit de l'exploitation de l'homme par l'homme, nous ne pouvons pas devenir meilleurs. Car l'« ordre » capitaliste sous lequel nous souffrons maintenant ne se contente pas de nous exploiter économiquement. L'école, la presse et les arts sont, à peu d'exception près, dans les mains habiles de nos ennemis de classe et de leurs serviteurs adroits et zélés. Travaillant pour que les autres jouissent de la vie, « trimant » pour ne pas mourir de faim, nous tous nous sentons un dégoût bien légitime pour les « boîtes » où l'on exploite, pour le travail qui ne sert qu'à nous mieux asservir. De là naît presque inévitablement un irrespect pour le travail pénible, mais créateur, une certaine haine inconsciente pour l'effort prolongé et lourd.

Pauvres du point de vue économique (à cause des crises de production, des guerres et de la mauvaise administration de nos biens à nous tous par le régime capitaliste, intoxiqués au point de vue moral (faible conscience révolutionnaire, la haine ou l'irrespect pour le travail, l'âme des pauvres exploités forcés de vendre leurs muscles et leurs cerveaux, l'amointrissement des facultés créatrices), nous entrerons dans la « terre promise », dans la première étape de la révolution.

Puis n'oublions pas que le pays de la révolution ne pourra pas se mettre à l'œuvre gigantesque de rénovation sociale et morale sans être traqué, attaqué et combattu par les ennemis des classes renforcées et soutenues par la police, par une certaine partie de l'armée (l'autre partie, et la plus grande, espérons-nous, sera de notre côté), par le clergé et par tous les vendeurs de la politique et de la presse ! Ce serait relativement facile à surmonter. Il y aura aussi l'intervention, le blocus, la guerre hors les frontières. La France révolutionnaire, par exemple, aurait sans doute à combattre non seulement sa bourgeoisie et ses bandits, profiteurs de guerre et d'après-guerre, non seulement les réformistes et les prétendants à la dictature sur le prolétariat ou autres serviteurs du gouvernement russe. Non ! Elle aurait aussi à se défendre contre l'Italie de Mussolini, contre l'Espagne de Primo de Riveira, contre l'Allemagne de Stinnes et du social-démocrate Ebert, aidés ouvertement ou autrement par l'armée de Trotski, de Boukharine et Losovsky. Vous ne doutez point, j'espère, que le gouvernement travailliste de M. Mac Donald ne manquera pas l'occasion de se jeter sur la France révolutionnaire — pour y mettre bon ordre, bien entendu. Alors nous verrions le front unifié de Trotski-Ebert-Mac Donald, en passant par Mussolini et Primo de Riveira. Ce serait la guerre implacable des dictateurs de toutes sortes contre la révolution prolétarienne. Il faudra se défendre (malgré tout notre dégoût), il faudra faire la guerre pour avoir le droit et la possibilité de réorganiser la vie sur des bases plus humaines, sur des bases plus conformes à notre idéal libertaire.

Marc MRATCHNY.

Les réformateurs préconisent diverses mesures :

Journée de huit heures, amélioration du logis, etc... ; toutes ces choses sont sans doute bonnes en elles-mêmes, mais elles ne sont que des palliatifs qui obscurcissent l'issue réelle : l'émancipation totale du producteur.

La vérité est que toute mesure qui ne fait qu'adoucir les maux produits par l'actuelle organisation sociale, ne saurait détruire ce système, mais, au contraire, en prolonge l'agonie et diffère l'inévitable jour où la justice remplacera la charité et où le producteur aura la jouissance de ce qu'il aura créé.

Daniel LYNCH.